Géographies transculturelles postmodernes

Monica SPIRIDON

Epigraphe :
« Auprès des fleuves de Babylone,
Là nous étions assis et nous pleurions »
(Psaume 137, *Chant de l'exilé*)

Key-words: *postmodern geography; cultural territoriality; cultural identity; exile; Diaspora; transcultural creativity*

En guise d'introduction

Traditionnellement perçue comme une discipline empirique, descriptive, exacte, la géographie contemporaine traverse un âge trépignant. Des provocations extérieures constantes l'incitent à faire renouveler sa terminologie essentielle – soit en attachant à ses catégories consacrées des dimensions supplémentaires, soit en mettant au jour de nouveaux concepts. Elle commence à enchérir ses notions fondamentales – comme « le territoire » et même « la terre » – dans une optique particulière, qui leur confère des acceptions plus diverses, sinon surprenantes. Elle s'approprie aussi un terme apparemment rébarbatif comme « la déterritorialisation ». Les changements d'échelle dans les rapports de l'être humain à l'espace y jouent un rôle décisif. Un accent phénoménologique marqué transforme « le territoire » dans un objet de représentation réelle ou imaginaire, mais également significative. Déconstruire les idéologies spatiales et imaginaires reste d'ailleurs une des tâches délicates de la géographie culturelle moderne.

Pour mieux saisir le poids acquis dans les géographies culturelles par tout ce qui porte non pas sur la *proximité* d'un certain territoire mais, tout au contraire, sur les distances significatives des individus par rapport à lui, il faut aussi introduire dans cette équation la dynamique accélérée de l'existence contemporaine. Prisées auparavant surtout par la psychologie et par la littérature, des notions courantes comme le « déracinement » ou le « dépaysement » trouvent leur équivalent contemporain dans une catégorie – extensive, dit-on – comme la « déterritorialisation ». Très contestée au demeurant, cette notion peut dors et déjà être conçue suivant des dimensions politiques, culturelles et sociales. L'approche qui perçoit le territoire comme inséré dans des rapports de pouvoir concrets ou symboliques donne à la déterritorialisation un sens politique, culturel et/ ou social plus large» (Lévy, Lussault édit. 2003 : 244–245.).

„Philologica Jassyensia", Anul V, Nr. 1 (9), 2009, p. 163–172

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)

Ma communication porte sur une série d'auteurs (un Français : Jean-Marie Gustave Le Clézio ; un Allemand : Thomas Mann et deux Roumains : Mircea Eliade et Marthe Bibesco), dont les textes rendent ambiguës les frontières entre le récit de voyage – réel ou imaginaire – et le récit d'exile, pour mettre en question les sens couramment acceptés de l'appartenance territoriale. Le résultat en est un type particulier d'écriture, à cheval sur plusieurs registres narratifs consacrés.

Tout le long de sa vie, Eliade n'a pas cessé de publier ses *Fragments d'un journal* – un texte en plusieurs volumes imposants, entourés par d'écritures intimistes satellites, surtout par des *Mémoires* et par des récits de voyage. Marthe Bibesco, elle, produit en français des mémoires – *La Nymphe Europe* – qu'elle ne parvient pas à faire intégralement publier avant sa mort – ainsi qu'un livre consacré à son territoire d'origine, mi-réel, mi-inventé – *Isvor, le pays des saules*. La fameuse *Traversée avec Don Quichotte* est le journal de voyage de l'exilé Thomas Mann, en route vers les nouveaux territoires d'Amérique, d'où il pourra mieux contempler sa propre identité européenne. Enfin, Jean-Marie Gustave Le Clézio est l'auteur de toute une suite d'œuvres inclassables, oscillant entre le voyage réel, le voyage fictif et l'autobiographie « générique ». J'en ai retenu *L'Inconnu sur la terre, Le livre de fuites* et *Le Chercheur d'or.*

Chez ces écrivains, si différents entre eux et pourtant si proches l'un de l'autre, la notion de dépaysement devient une catégorie floue qui prête à la réinterprétation. J'ai donc insisté sur la fonction herméneutique de leurs repères mythiques et imaginaires – Ulysse, Jason, Proserpine ou Quichotte – identifiés par les auteurs eux-mêmes comme des modèles révélateurs de leurs expériences.

Les Roumains Errants

Mircea Eliade reste probablement le prototype moderne du Roumain errant. Il a du constamment redéfinir son statut européen par rapport à ses origines roumaines, qui l'auraient identifié plutôt comme un *Huron,* hanté par la question clef : « *Comment peut-on être ce que l'on est ? ».* Tactiquement reformulée par Paul Ambroise Valéry dans sa *Préface* aux *Lettres Persanes,* cette fameuse question soulevée par Montaigne n'a jamais cessé de stimuler tel ou tel imaginaire collectif à projeter des territoires originaires mémorables et des géographies symboliques élaborées. Ne pas être perçus par les Européens comme de *Bons Sauvages* (Eliade 1955 : 229-249) fut le rêve le plus précieux des Roumains, ravagés par un dilemme dont la version tranchante lancée à Paris par Emile Cioran ne faisait que tirer au clair *: « Comment peut-on être Roumain ? »*.

C'est justement pourquoi au cours de leur histoire moderne – pour ou contre le dépaysement, pour ou contre un européisme emphatiquement assumé – ils se sont obstinés contre *«… le ridicule de toute existence particulière »,* pour citer une fois de plus Paul Valery (1954 : 524).

Eliade incite à l'insurgence contre un des cloisonnements spirituels les plus redoutables : l'appartenance territoriale de quelqu'un. En supprimant à chaque pas dans ses écrits la prégnance du lieu et oblitérant les distances, le Roumain convertit le territoire dans une entité itinérante, inséparable de soi. Sous cet angle de vue, il ferait sans doute un digne objet d'intérêt de la géographie culturelle la plus récente.

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)

Eliade conçoit sa propre existence suivant dans ses lignes générales un des mythes européens exemplaires de l'errance. Je cite de son journal :

> Chaque exilé est un Ulysse en route vers Ithaque. Toute existence réelle reproduit l'*Odyssée,* le chemin vers Ithaque, vers le Centre. Ce que je découvre soudainement c'est que l'on offre la chance de devenir un nouvel Ulysse à n'importe quel exilé. Mais pour s'en rendre compte, l'exilé doit être capable de pénétrer le sens caché de ses errances : voir des signes et des sens caches, des symboles dans les souffrances, les dépressions, les dessèchements de tous les jours. Les voir et les lire, même s'ils ne sont pas là. Si on les voit, on peut construire une structure et lire un message dans l'écoulement amorphe des choses et le flux monotone des faits historiques (Eliade 1973 : 317[1]).

La chance de chacun de se rendre intelligible à soi-même selon les termes d'une herméneutique mythologique est la pierre de voûte de la pensée de Mircea Eliade. Il semble donc confirmer l'hypothèse de C.G. Jung, qui tache de nous convaincre que le rationalisme moderne a mis le mythe à la porte de la raison, sans pour autant le bannir totalement du règne de la conscience. Mais, avant qu'il ne l'adopte, le Roumain interprète le mythe d'Ulysse d'une façon convenable. Car le regard d'Eliade embrasse d'un seul coup le Centre et ses Périphéries. Et ce sont justement ces périphéries qui lui offrent le degré maximum d'ouverture.

C'est aussi la conclusion d'un essai qui a pour objet l'univers esthétique de Brancusi, érigé par Eliade en paradigme de sa propre créativité paradoxale. Les exégèses déjà consacrées à Brancusi – remarque Eliade – sont irréversiblement divisées entre deux camps belligérants. L'un identifie l'artiste à l'univers formel et axiologique de l'avant-garde parisienne de son temps. Tandis que l'autre s'efforce, tout au contraire, de cloîtrer la vision de l'artiste dans le monde archaïque roumain d'où il descend :

> Je relisais récemment le dossier de la passionnante controverse autour de Brancusi. Est-il resté un paysan des Carpates, bien qu'ayant vécu un demi-siècle à Paris, au centre même de toutes les innovations et révolutions artistiques modernes ? Ou, au contraire comme le pense par exemple le critique américain Sidney Geist, Brancusi est-il devenu ce qu' il est, grâce aux influences de l'Ecole de Paris et à la découverte des arts exotiques, surtout des sculptures et des masques africains ? (Eliade 1986 : 15).

Eliade ne fait preuve d'aucune sympathie pour les deux points de vue opposés. D'après lui, l'évasion de Brancusi de son milieu originaire et son contact avec les avant-gardes devraient être vus comme sa chance providentielle de descendre dans son *Moi* profond, pour y récupérer ses racines.

Même si l'on accepte l'hypothèse de Sidney Geist sur le poids décisif de l'École de Paris et, respectivement, sur le manque absolu d'influence de l'art populaire roumain sur la formation de l'artiste, la solidarité des chefs-d'œuvre de Brancusi à l'univers des formes plastiques et à la mythologie populaire roumaine reste pourtant évidente. Les pressions externes – conclut Eliade – auraient suscité une sorte d'anamnèse de l'artiste, le conduisant implacablement vers une auto découverte. Sa rencontre avec l'avant-garde parisienne aurait déclenché une catalyse

[1] Voir aussi Eliade 1982 et Eliade 1998.

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)

et un retour vers un monde secret, inoubliable : celui de son enfance et en même temps celui de l'imaginaire profond.

Pour prouver ses allégations, Eliade nous propose de contempler la maison de Brancusi. Ni avant-poste moderniste, ni habitation tout à fait paysanne, la fameuse demeure de *l'Impasse Ronsin* lui semble avoir des fondations traditionnelles roumaines et en même temps le toit ouvert vers tous les horizons de l'esprit créateur. Il serait difficile de ne pas y reconnaître le style d'une habitation paysanne et pourtant il s'y agit de quelque chose de plus. Bâtie de ses propres mains, la demeure de Brancusi est l'emblème de son univers particulier et, en tant que telle, on ne saurait la tenir ni pour réplique d'un modèle préexistent, ni pour la maison typique d'un paysan roumain, ni pour l'atelier d'un artiste parisien d'avant-garde. Son texte sur Brancusi reste un plaidoyer indirect de l'auteur *pro domo sua.* En étalant les paradoxes du sculpteur, Eliade nous parle de ses propres paradoxes et incompatibilités, qu'il se donne grande peine à apprivoiser.

On admet couramment que nous n'habitons pas l'espace construit dans lequel nous nous installons, car nous le transformons, en l'investissant de significations et de souvenirs lies à d'autres lieux, dans lesquels nous avons vécu ou que nous continuons à fréquenter, même de manière éphémère. Nous l'appréhendons également à travers les significations sociales qui lui sont conférées par notre environnement, même si nous n'y adhérons pas nécessairement. Nous reconstruisons de fait sur un mode imaginaire l'espace dans lequel nous nous installons (Castoriadis 1975 : 162). *Isvor, le pays des saules*, le livre préféré et à la fois le plus acclamé de Marthe Bibesco, a comme scène ce que l'on appelle *un espace construit* : une Roumanie profonde, censée illustrer un projet identitaire spécifique (Bibesco 1994[2]).

La princesse Bibesco a été le rejeton d'une des familles aristocratiques roumaines transplantées en France grâce à une suite de mariages mixtes. Les Brancovan-Bibesco ont fait résonner leurs noms aux milieux culturels de Paris à plus d'une occasion. La plus fascinante représentante en reste pourtant Marthe Bibesco, descendante des princes byzantins – les Mavrocordat –, mais, en même temps, parente d'un général napoléonien, par sa belle-mère, la princesse de Caraman-Chimay. Dans ses veines coulait le sang roumain, français, grec, italien – et, par un long effort d'anamnèse, elle s'était remémorée l'histoire de toutes les familles, de principautés et des peuples de l'Europe qui avaient partagé la créativité de ses ancêtres – remarqua un de ses contemporains. Vue par Mircea Eliade comme un témoin de l'avant-dernière Europe, elle avait fréquenté les salons parisiens, mais aussi les hommes politiques et les grands chefs militaires, Ramsay Mac Donald, Neville Chamberlain et Winston Churchill (auquel elle dédia une monographie). Partout en Europe et aux Etats-Unis, elle avait compté parmi ses amis Marcel Proust, Paul Claudel, l'abbé Mugnier et maintes artistes, savants, princes de l'Eglise. Apres la guerre, Charles de Gaules lui remit la *Légion d'Honneur* en guise d'appréciation pour sa création littéraire de langue française. Jusqu'à la fin de sa vie, Marthe Bibesco avait publié plus de trente volumes, dont quelque uns couronnés par l'Académie Française (parmi ceux ci : *Au bal avec Marcel Prous*t).

[2] Voir aussi Stolojan 1993: 48–50.

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)

Isvor, le nom des terres roumaines de la narratrice, veut dire *source*. Il est donc l'emblème d'un univers réfléchissant, tout comme la source révélatrice de Narcisse. Marthe Bibesco, auteur et narrateur de ce texte, se lance en quête de sa riche identité de confluence où, croyait-elle, l'on aurait pu rejoindre les tréfonds européens matriciels. Sa spiritualité amniotique – romaine, celte, slave, grecque, etc. – ne la hante en France moins qu'en Roumanie. Et cette idée particulière d'Europe Marthe Bibesco la voit s'incarner en elle-même, symbolisant la différence, dans une unité absolue et indivisible.

Mis à part ses échos à Paris, le livre a joui d'une prompte et chaleureuse réception européenne : « Comment ne pas aimer la Roumanie, après *Isvor* ? », écrivait Rainer Maria Rilke à son traducteur roumain. Certains de ses amis français on cru découvrir dans *Isvor* le revers de l'existence cosmopolite de Marthe Bibesco et de ses voyages assidus à travers l'Europe, en train, en voiture, en avion. Néanmoins, pour le lecteur averti, *Isvor* n'est pas l'antipode de l'Europe, mais un de ses niveaux profonds de réalité, largement ignorés. Parmi les quelques Français qui le comprennent bien, les deux écrivains Jérôme et Jean Tharaud, contemporains de l'auteur :

> Les amis de la princesse Bibesco disent qu'elle vit à la façon de la déesse Proserpine, six mois sur terre, six mois dessous. Ils veulent dire par là qu'elle mène six mois de vie parisienne et que pendant six autres mois elle poursuit une existence mystérieuse, qu'ils n'imaginent pas très bien, sur ses terres de Roumanie. Le livre qu'elle publie aujourd'hui, *Isvor, le pays des saules*, va beaucoup les étonner, en leur faisant découvrir que ces longs mois où Proserpine disparaît à leur regard, sont les plus brillants de sa vie, et que, dans sa retraite, elle fréquente le plus beau monde : celui de la légende et de la rêverie populaire… (Eliade 1986 : 72)

Ce n'est pas tellement le schéma mythique – celui de la déesse Proserpine – que ses auteurs proposent à l'existence de Marthe Bibesco, qu'on doit retenir du passage précédent. Le personnage culturel dont il y est question se plie apparemment à un scénario de l'ancienne mythologie européenne, mais uniquement pour l'adapter à ses valeurs et à le déconstruire à sa propre façon. Pour l'auteur d'*Isvor,* ses interludes biographiques fréquents ne sont ni des disparitions, ni une mort, mais des éloignements indispensables à toute prise de conscience définitoire. A chaque pas, sur ses terres natales, la narratrice tombe sur des symptômes précoces de l'européisme roumain.

C'est pourquoi le livre testamentaire de la princesse Bibesco (1960 et 1976) jamais fini et partiellement publié à Paris, porte un titre symptomatique, La *Nymphe Europe*. *Mémoires. (Mes vies antérieures* et *Où tombe la foudre*). Cet ouvrage était censé prouver à *Soi-même* et à *Autrui* que rien n'aurait pu faire d'elle une exilée en Europe. (On nous raconte qu'en sa jeunesse la princesse Bibesco avait rétorqué, indignée : « Rien ne pourra faire de moi une exilée en France ! »).

« L'Allemand ironique »

En ce qui le concerne, dans son journal de voyage, Thomas Mann met systématiquement à nu les variables cachées du processus de construction de l'espace européen (Mann 1960 : 253–306). Il est conscient, fort conscient de ce que

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)

les historiens appellent les origines et le développement d'un espace, une entité culturelle que le sens commun naturalise et prend pour une essence. Et il connaît aussi les enjeux politiques de la construction d'une identité spatiale.

Aux fondements de la prétendue unité essentielle de l'espace européen, Mann découvre une hostilité et une résistance tenace au « primitivisme » et à « la barbarie ». Dans les commentaires de l'Allemand errant lecteur de Quichotte, des épithètes comme *civilis*é et respectivement *non-civilis*é (en l'occurrence *barbare*) abondent. Néanmoins, il admet et même il souligne qu'il s'y agit plutôt d'une scission intérieure de l'européisme lui-même, que d'une polarité *Européen* versus *non-Européen*. Quelquefois, Thomas Mann découvre cette fissure en lui-même et dénonce cette véritable schizoïdie cachée dans sa « personnalité culturelle de base » (pour recourir au jargon de la sociologie). Plus d'une fois il étale son désir de se débarrasser de l'ainsi dite civilité européenne, au profit du primitivisme, de l'irrationnel et de l'aventure :

> S'exprime-t-il en moi aussi ce besoin « d'irrationnel » qui servit partout, ce culte dont mon sens critique percevait pourtant si bien comme il est dangereux pour l'humanité, se prête à tous les abus, contre lequel, par sympathie d'Européen pour la raison et l'ordre, je regimbais. Non pas que je n'eusse, moi aussi, dans mon cœur le germe de ce que je combattais, mais bien plutôt pour rétablir l'équilibre (Mann 1960 : 293).

Une fois éloigné d'une Europe en train de traverser un siècle de crises, l'écrivain peut s'offrir le luxe de prendre ses distances par rapport à une polarité discutable. Car pour lui *civilis*é et respectivement *barbare* ne sont que les deux moitiés déchirées du même hybride culturel. L'écrivain est assez lucide pour comprendre qu'au cœur même de la culture européenne est en train de survenir une tournure barbare arrogante : la critique nietzschéenne des valeurs européennes canoniques et par-dessus tout le nazisme.

La lecture appliquée et perspicace de Mann insiste sur les passages ou Cervantès met en scène ses propres méditations sur des oppositions figées telles que *Européen*/ *non-Européen*. Il y souligne le fait que, par un habile tour de main, le narrateur espagnol attribue le manuscrit de son livre à un auteur non européen, le Maure Cid Hamet Ben Engeli. Ce qui revient à dire que Cervantès fait filtrer les aventures de Quichotte par la grille d'un *Etranger.* La traduction de son texte de l'Arabe en Espagnol est ainsi érigée en équivalant métaphorique d'un dialogue entre l'identité autocratique et l'altérité non-Européenne. Grâce au fait que les aventures de Quichotte sont contemplées et évaluées des points de vue opposés, ce personnage est doué d'un symbolisme archi-culturel et même d'une identité méta-européenne.

A un certain moment, Mann met aussi en vedette l'épisode du Maure Ricote, l'ancien épicier du village de Sancho, lequel est captivant et important. En vertu de l'édit de l'exil, le dit personnage a du quitter l'Espagne natale. L'objectivité et la mesure que, d'après Mann, Cervantès prête aux pensées de cet homme si durement éprouvé, sont admirables :

> Hélas ! Où que nous soyons, nous pleurons l'Espagne, car enfin nous y sommes nées, c'est notre *terre naturelle.* Nous espérions qu'en Barbarie et dans toutes les régions d'Afrique nous serions accueillis et régalés ; mais c'est là qu'on

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)

> nous a fait le plus de mal et maltraité le plus. Arrachés au sol de cette partie véritable et naturelle – poursuit Thomas Mann – ils seront partout des étrangers, partout ils auront sur les lèvres les mots « chez nous », « chez nous, en Espagne, c'était comme ceci et comme cela, et c'était mieux ». (Mann 1960 : 294–295)

Perçu par les Européens comme le fils d'une terre barbare, le pauvre exilé souffre d'une nostalgie symptomatique pour l'Espagne, une terre qui lui manque affreusement et qu'il conçoit comme le vrai berceau de son identité. Une fois de plus, des oppositions consacrées comme *Soi-même*/ et *Autrui,* le même et le différent sont mises en question et invalidées – par Cervantès, ainsi que par Thomas Mann.

Ses propres errances en compagnie des fictions chevaleresques et d'un personnage imaginaire quasi-mythique permettent à Mann de parcourir des paliers temporels successifs, car même si son exile volontaire a l'air d'un voyage en espace, c'est d'une fuite dans le temps qu'il s'y agisse. Comme il l'a admis plus d'une fois par la suite, son exile en Amérique a représenté un voyage dans le temps, vers l'avenir encore imperceptible du vieux continent. Ce type de translation temporelle remplace une distance usuellement perçue comme spatiale et identifiée comme une « différence culturelle ».

Pour l'écrivain allemand, la barbarie est plutôt une des dimensions profondes de l'européisme, exorcisée et projetée à l'extérieur comme une Altérité. En s'exilant il n'a pas l'air de s'éloigner de son *Paradis perdu*, dont il redoute le mal tumoral. Il se met en route vers un Nouveau Monde, qu'au beau milieu de l'Atlantique, il ne perçoit pas du tout comme la *Terre promise,* non plus. Le compte rendu de Mann reste donc bien amer, car les réponses à ses questions troublantes ne sont pas à trouver ni dans la proximité, ni dans l'éloignement d'un certain territoire. C'est pourquoi il ne parvient guère à assumer sa propre « déterritorialisation » et, de surcroît, ses options restent métonymiques pour toute une génération d'intellectuels européens de son temps (Israeli 2000 : 118–120).

La vie comme une Fuite

Par rapport aux auteurs précédents, Le Clézio, lui, personnifie un âge culturel postérieur, affrontant ses propres questions insolubles. Pour l'écrivain français *la terre* veut bien dire *La Terre*. L'on pourrait même attribuer aux voyages de Le Clézio et de ses personnages le nom générique de *Fuites*. C'est d'ailleurs le titre d'un de ses romans, *Le Livre des fuites*, précédé par une épigraphe des *Voyages de Marco Polo*. Son protagoniste, le jeune homme Hogan, est lui aussi un personnage générique : le « *Huron* » de l'Europe civilisée moderne. Il se met en route dans une ville méditerranéenne anonyme et – du Cambodge au Japon, de New York à Montréal et Toronto, en passant par la Californie et Mexico – il voyage, en radiographiant l'univers et ses villes monstrueuses, ses autoroutes et ses déserts, ses montagnes et ses ports, les grouillantes populations mourant de misère sur des sols pourris.

Dans ses livres, Le Clézio s'adonne à une habile manipulation de très vieux scénarios narratifs. *Le livre des fuites* reste particulièrement remarquable par la densité parfois déroutante de ses schémas littéraires et mythiques, qui poussent le récit en avant vers l'inconnu. Au-delà cette trame compacte, le vrai noyau épique

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)

reste la quête de la *Toison d'or*, qui implique maintes figures centrales de la mythologie européenne : Orphée, Hercules, Jason, Médée, les Dioscures etc.

C'est surtout *Le Chercheur d'or* qui en tire le profit maximum. Ce roman autobiographique sera doublé plus tard par un journal de voyage – *Voyage à Rodrigues* – ce qui ne fait qu'embrouiller les limites génériques de son écriture (Le Clézio 1994).

Avant sa mort, le père du narrateur, nommé Alexis, a rassemblé des documents relatifs à l'or du Corsaire, à Rodrigues, une île volcanique perdue dans l'océan Indien. Le protagoniste Alexis part pour Rodrigues y entreprendre une recherche qui, au fil des jours, devient de plus en plus chimérique. A la fin de ses aventures, Alexis comprend bien que « sa folle quête de l'or du Corsaire ne pouvait se résoudre qu'au fond de lui ».

Les personnages de l'écrivain français ne s'intéressent point aux dilemmes identitaires ou à l'un des thèmes canoniques du voyage et de la quête territoriale : Soi-*même* versus *l'Autre.* (Brée 1990) Ils ne sont que de simples êtres humains ou bien, pour reprendre un des titres de l'écrivain, des *Inconnus* sur la Terre :

> Ceci est peut-être aussi, tout simplement l'histoire d'un petit garçon inconnu qui se promène au hasard sur la Terre, pas loin de la mer, un peu perdu dans les nuages, qui aime la lumière extrême du jour (Le Clézio 1978 : 243).

Conclusions

Au fil du temps, une longue série de « déterritorialisations » par rapport à un lieu matriciel a engendré une tradition culturelle vénérable, consacrée par des adages comme celui des *Psaumes,* qui est devenu l'écho symbolique des communautés diasporiques du monde entier :

« Auprès des fleuves de Babylone,
Là nous étions assis et nous pleurions. »

Des Roumains comme Eliade ou Marthe Bibesco le défient, en lui proposant de solutions alternatives. Décidés à faire voir qu'ils pouvaient vivre et créer en Européens où que ce soit, ils se sont éloignés de leurs terres matricielles, vers des horizons pus larges et plus provocants où ils ont mené une vraie vie d'errance culturelle. Ils ont complètement renouvelle le répertoire traditionnel de la diaspora roumaine, domine par le cliché du Paradis perdu. Pour eux, l'exil n'est plus une chute de l'Eden, mais plutôt un éloignement symbolique, ayant un rôle auto révélateur et formatif. Chacun à sa propre manière, ils s'adonnent à des analyses détaillées de leur appartenance simultanée à des systèmes culturaux différents. Leur territoire d'origine reste une permanence axiomatique, jamais périphérique ou marginale : un *axis mundi* (*l'axe du monde*), pour citer Mircea Eliade.

Leur expérience particulière entraîne un changement radical de signe culturel de l'exil roumain. Son système consacré de repères – bibliques, nationalistes, messianiques, dont la teinte régressive et nostalgique est évidente – est remplacé par des significations radicalement différentes, dont les valeurs pertinentes sont la contemporanéité, le sens de l'appartenance à une patrie intellectuelle cosmopolite et surtout l'absence de toute infériorité provinciale.

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)

Traditionnellement, une communauté s'invente et se définit aussi bien de nouveaux modes de réponse à ses besoins que de nouveaux besoins. Cette invention permanente est liée au fait que ses actes réels sont impossibles en dehors d'un réseau symbolique. Dans une telle perspective, c'est avant tout le dialogue avec *Autrui* qui met l'identité en vedette (Bonetti 1994 : 16). Purement symbolique, la citoyenneté européenne des deux Roumains rend *irrelévants* des détails topographiques comme l'éloignement permanent ou temporaire de leur territoire d'origine. Pour eux, l'Europe préserve une dimension mythologique et idéologique essentielle.

Pour ce qui est de Thomas Mann, il dépose le bilan le plus précis de l'européisme moderne et il nous offre la plus lucide évaluation de l'éloignement territorial. Car, d'un point de vue épistémologique, le « *territoire* » correspond à l'espace socialisé, à la construction intellectuelle de « l'espace géographique » L'Allemand exilé sait fort bien que le sens de ce terme est à la fois d'affirmer le caractère social de l'objet et d'éviter de confondre le réel avec le discours qui tente d'en construire l'intelligibilité. Sa lecture itinérante des aventures de Quichotte n'est en fin de compte qu'une subtile exégèse de ce type de discours.

A propos de sa manière alambiquée de s'exprimer et d'inciter à une lecture plurielle dans tous ses écrits, Marguerite Yourcenar remarque à juste titre :

> La phrase de Mann, cette phrase un peu lente, parfois lourdement descriptive, traînant avec elle dans le dialogue des précautions oratoires et des formules courtoises d'un monde révolu, est moins hermétique qu'exégétique. Cette marche prudente, qui n'aborde un point que quand le précédent a été correctement épuisé, cette thèse qui contient perpétuellement en soi sa propre antithèse, rappelle à la fois les procédés scholastiques et ceux de la scholie humaniste. L'explication discursive s'arrête là ou elle ne serrait plus que didactisme vulgaire ; le mythe la relaie. Enrobé dans la gangue épaisse de la vie journalière, fait pour être aperçu seulement par un regard attentif, le mythe est chez lui une explication plus cachée. (Yourcenar 1973 : 105–106)

Pour faire exprimer la tension *appartenance* versus *altérité territoriale*, surévaluée une bonne partie du vingtième siècle, le thème du dépaysement s'avère un canevas généreux. Le Clézio et ses *alter ego*s se mettent avec désinvolture en mouvement pour transgresser – non sans une certaine mélancolie – les confins méditerranéens du vieux continent. Jean-Marie Gustave Le Clézio se laisse attirer exclusivement par le voyage dans un espace nommé *La Terre* tout court.

> La terre – on nous explique dans les bouquins des géographes – est un terme très polysémique. Les différences de sens correspondent souvent à des changements d'échelle dans les rapports de l'être humain à l'espace. A l'échelle des kilomètres, la terre est une étendue, souvent possédée et identificatoire. A l'échelle de l'Univers, pour l'homme, en tant qu'homme, la Terre est sa planète. (Lévy, Lussault [édit.] 2003 : 906[3])

Paradoxalement dans une telle perspective parcourir la Terre veut dire transgresser toute différence entre *Soi-même* et *Autrui.* Car, à l'échelle de l'Univers, la terre devient vraiment individuelle. Et pour en conclure je cite une fois de plus Le Clézio : « Je voudrais tant que plus rien ne soit différent de moi, qu'il n'y ait plus jamais d'éloignement. » (Le Clézio 1969 : 140).

[3] Voir aussi Soubryan 1997.

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)

Bibliographie

Bibesco 1994 : Marthe Bibesco, *Isvor, le pays des saules*, Christian de Bartillat éditeur, Paris.
Bibesco 1960 : Marthe Bibesco, *La Nymphe Europe,* I *, Mes vies antérieures,* Paris, Plon.
Bibesco 1976 : Marthe Bibesco, *La Nymphe Europe,* II, *Où tombe la foudre*, Paris, Grasset.
Bonetti 1994 : Michel Bonetti, *Le bricolage imaginaire de l'espace,* Paris, Desclée de Brouver.
Brée 1990 : Germaine Brée, *Le monde fabuleux de Le Clézio,* Amsterdam, Atlanta GA., Ed. Rodopi.
Castoriadis 1975 : Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société,* Paris. Editions du Seuil,.
Eliade 1986 : Mircea Eliade, *Brancusi et les mythologies*, dans *Briser le toit de la maison.. La créativité et ses symboles*, Paris, Gallimard, 1986, p. 15.
Eliade 1973 : Mircea Eliade, *Fragments d'un journal,* Paris, Gallimard.
Eliade 1998 : Mircea Eliade, *India.Biblioteca Mahajarahului*, Bucureşti, Humanitas.
Eliade 1955 : Mircea Eliade, *Le mythe du Bon Sauvage*, in « *Nouvelle Revue Française* », 32, p. 229–249.
Eliade 1986 : Mircea Eliade, *Marthe Bibesco et la Nymphe Europe*, dans *Briser le toit de la maison. La créativité et ses symboles*, Paris, Gallimard.
Eliade 1982 : Mircea Eliade, *Ordeal by Labyrinth,* traduit par Derek Coltman, Chicago, University of Chicago Press.
Israeli 2000 : Nico Israeli, *Outlandish. Writing Between Exile and Diaspora,* Stanford, Stanford University Press.
Le Clézio 1985 : J.-M. G. Le Clézio, *Le Chercheur d'or*, Paris, Gallimard.
Le Clézio 1978 : J.-M. G. Le Clézio, *L'Inconnu sur la terre*, Paris, Gallimard.
Le Clézio 1969 : J.-M. G. Le Clézio, *Le livre des fuites Roman d'aventures*, Paris, Gallimard.
Le Clézio 1986 : J.-M. G. Le Clézio, *Voyage à Rodrigues,* Paris, Galimard.
Lévy, Lussault [édit.] 2003 : Jacques Lévy, Michel Lussault (éditeurs), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Paris, Belin et Maison des Sciences de l'Homme.
Mann 1960 : Thomas Mann, *Traversée avec Don Quichotte*, dans *Noblesse de l'esprit,* traduit par Fernand Delmas, Paris, Albin Michel, p. 253–306.
Soubryan 1997 : Olivier Soubryan, *Imaginaire, science et discipline*, Paris, l'Harmattan
Stolojan 1993 : Sanda Stolojan, *Marta Bibescu sau actualitatea* ***Isvorului*** (Marthe Bibesco ou l'actualité d'*Isvor*), dans *Caiete critice. Exil şi literatura*, 1–2, p. 48–50.
Valéry 1954 : Paul Valéry, *Oeuvres*, V, édités par Jean Hytier, Paris, Gallimard, Editions de la Pléiade.
Yourcenar 1973 : Marguerite Yourcenar, « Hermétisme et humanisme chez Thomas Mann », dans *Les Cahiers de L'Herne, Thomas Mann*, cahier dirigé par Frederick Tristan, Paris, Editions de L'Herne.

Postmodern Transcultural Geographies

My contribution points to one of the areas of study, at stake in postmodern cultural geographies: the trans-territorial meaning of identity. On the one hand it focuses on the new categories devised by cultural geography in order to approach this allegedly thorny issue. On a different level it stresses both the pitfalls and the benefits of these conceptual tools in an overview of the cultural productions of three trans-territorial authors, as different as Mircea Eliade, Marthe Bibesco, Thomas Mann and Jean-Marie Gustave Le Clézio – occasionally or permanently expatriates – can be.

Universitatea din Bucureşti
România

BDD-A898 © 2009 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:02 UTC)